

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

AP 21
N 8
3
Per.

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

"Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il les
ait oubliées."

CHARLES NODIER.

PARAIT LE 25 DE CHAQUE MOIS

JUIN

6ème volume, 6ème livraison

MONTREAL

IMPRIMERIE GENERALE, 45 PLACE JACQUES-CARTIER

1887

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

1o. Deux années à Paris sous le second empire. F. LANGELIER

2o. Antoinette de Mirecourt. MADAME LÉPROHON

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

Abonnement, payable d'avance - - - - \$2.00

" payable dans l'année - - - - 2.50

DIRECTEUR :

M. LOUIS TACHÉ, P. O. B. 1080,

OTTAWA.

GÉRANT :

M. EMMANUEL TASSÉ,

La Minerve, Montréal.

Les correspondances pour la rédaction devront être adressées au Directeur, et les remises de fonds au Gérant.

DEUX ANNÉES A PARIS SOUS LE SECOND EMPIRE

(Conférence lue devant l'Union commerciale de Québec, le 22 février 1886.)

Mesdames et messieurs,

Tout le monde, ou peut s'en faut, va voir Paris aujourd'hui. Il serait donc peu utile de vous parler d'une ville que presque tous connaissent un peu, sinon pour y avoir été, du moins pour en avoir souvent entendu parler par leurs amis.

Mais si tous connaissent le Paris de nos jours, bien peu sont renseignés sur le Paris d'il y a vingt-cinq ans. Vingt-cinq ans ! c'était bien peu de chose autrefois dans la vie d'un peuple. Mais aujourd'hui, les événements marchent avec tant de rapidité ; un quart de siècle voit plus de transformations que trois siècles n'en auraient vues autrefois.

J'ai donc pensé qu'il ne serait ni sans intérêt, ni sans utilité pour vous, de vous conduire à Paris tel qu'il était, lorsque j'y ai passé deux ans, c'est-à-dire de 1861 à 1863.

C'était au temps le plus brillant du second empire. La guerre de Crimée n'était terminée que depuis cinq ans ; la conquête de la Kabylie et la guerre avec l'Autriche venaient de finir, et l'on sortait des expéditions de Syrie et de Chine. Au moment de mon arrivée à Paris, on y jouait une grande féerie qui obtenait un succès colossal : elle a eu, je crois, quatre ou cinq cents représentations. Elle était intitulée : *La prise de Pékin*, et l'on y représentait les principales scènes de cette expédition franco-anglaise de Chine, qui venait de se terminer d'une manière si brillante. L'apothéose qui terminait la pièce représentait la prise du palais d'été avec toutes ses

merveilleuses orientales. L'alliance de la France et de l'Angleterre, formée en 1854, avait fait oublier toutes les anciennes animosités nationales. En combattant côte à côte, en courant les mêmes dangers, en éprouvant les mêmes fatigues, en versant leur sang pour la même cause, en participant aux mêmes victoires, les soldats des deux nations s'étaient pris les uns pour les autres d'une estime et d'une affection sans bornes. Et, de chaque côté de la Manche, les sentiments des soldats étaient partagés par le reste de la population. Il y avait entre les deux peuples une cordialité de relations qu'on n'avait jamais vue, et qu'on ne reverra probablement pas de sitôt. On en était, pour ainsi dire, aux petits soins entre les deux nations. Vous pouvez en juger par les deux anecdotes suivantes :

Dans la *prise de Pékin*, on voyait figurer un correspondant du *Times*, nommé Bowlby, et avocat de Londres, lequel voulant trop s'approcher des lignes ennemies afin de donner des renseignements plus intéressants à ses lecteurs, avait été pris par les Chinois, qui l'avaient mis à mort. Dans la féerie du théâtre du Chatelet, on voyait M. Bowlby amené devant le premier-ministre de l'empereur de Chine. On lui offrait, non seulement la vie, mais une haute position dans le Céleste Empire, s'il voulait seulement renoncer à son pays. Bowlby, pour toute réponse, disait avec enthousiasme : *Vive le Angleterre ; c'est le plus beau pays du monde*. Cette réponse, qui revenait à chaque tentative de séduction faite auprès de Bowlby, était accueillie par des applaudissements à faire crouler la salle. Les Anglais étaient si fiers de la délicatesse du compliment qu'on leur faisait, et de la manière dont il était accueilli, qu'ils venaient de Londres par milliers voir jouer la *prise de Pékin*, et l'on en voyait qui s'essuyaient les yeux à la scène du correspondant du *Times*.

A Londres, un acteur ayant voulu, vers le même temps, jouer un rôle qui représentait les Français sous un jour défavorable, avait été sifflé et forcé de se retirer.

Voilà où en étaient alors ces deux grandes nations. Les choses ont bien changé depuis. Pourquoi ? Sans doute parce que les deux peuples ne se connaissent plus que par les journaux, et malheureusement beaucoup de ceux-ci, loin de favoriser la bonne entente, paraissent avoir à cœur de faire revivre les haines et les animosités d'autrefois. Il faudrait une nouvelle guerre faite ensemble, pour ramener les relations cordiales dont j'ai été témoin.

Nous ne devons pas nous étonner de cela, puisque nous voyons chez nous les mêmes choses en petit. Combien d'Anglais s'imaginent que les Canadiens-français sont des gens tapageurs, criards, rageurs, insupportables, qu'il faudrait mettre à l'ordre ? Combien de Canadiens se figurent tous les Anglais comme des gens sombres, moroses, ennuyeux, froidement égoïstes, et qui n'ont que l'idée de les faire disparaître de la face de ce pays. Ils se jugent sans se connaître par les journaux. Faites les vivre ensemble pendant quelque temps : l'Anglais découvre chez le Canadien-français toutes sortes de qualités qu'il ne lui soupçonnait pas : il le trouve ouvert, sociable, prêt à tout faire pour ceux qui ont de bons procédés pour lui. Et le Canadien constate que l'Anglais, sous une écorce un peu rude, sous des dehors froids, cache de grandes qualités : le bon sens, la franchise, la générosité, la sûreté des relations. Plus ils se connaissent, plus ils s'estiment et moins ils veulent se passer l'un de l'autre.

J'espère que vous me pardonnerez cette petite digression. Elle ne m'éloigne pas beaucoup de mon sujet, d'ailleurs, car la cordialité des relations existant alors entre la France et l'Angleterre, jointe au traité de commerce qui venait d'être conclu entre elles, contribuait à amener à Paris des milliers et des milliers d'Anglais. C'était un des traits caractéristiques de la physionomie du Paris d'alors, que ce grand nombre d'Anglais qui ne s'étaient pas encore dépouillés comme aujourd'hui de leurs excentricités insulaires. On les voyait dans les boutiques, dans les musées, sur les boulevards, au théâtre, même

quand il faisait le plus beau temps qu'on puisse imaginer, portant toujours à la main un parapluie soigneusement enveloppé dans un fourreau de soie. Les Parisiens, eux, n'en portaient pas toujours, même lorsqu'il pleuvait. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé, lorsque j'oubliais de fermer mon parapluie après un orage, de m'entendre crier par un gamin qui avait enduré cette averse nu-tête : *Il ne pleut plus, le monsieur au parapluie !*

La période qui s'est écoulée depuis 1861 à 1863, fut, je le répète, la plus brillante du second empire. Il était sorti victorieux des guerres de Crimée, d'Italie, de Chine et de Syrie. L'expédition du Mexique, qui devait coûter si cher à la France et lui donner si peu de résultats, qui devait se terminer d'une manière si peu glorieuse, cette expédition qui, pour employer l'expression de Gaboriau, a été le commencement de la dégringolade du second empire, commençait alors. A mon arrivée à Paris, j'ai vu des régiments qui parcouraient les rues avant de partir pour le Mexique, au cri de : *A Mexico !*

Sans doute les gens expérimentés, comme M. Thiers, ne s'en laissaient pas imposer par ces dehors brillants qui éblouissaient les étrangers et même une grande partie des Français. Ils savaient parfaitement, et ils ne se gênaient pas de dire dans l'intimité, que tout ce prétendu or n'était que du clinquant. Pour eux, tout ce brillant sonnait le creux, et ne reposait sur rien. Même dans l'armée, ils apercevaient la décadence qui s'est fait si péniblement voir en 1870. Quand on leur parlait des victoires remportées en Crimée et en Italie, ils levaient les épaules. Si, disaient-ils, l'armée française n'a pas été battue et archibattue, c'est d'abord, parce que la Russie et l'Autriche, qu'elle a eues à combattre, n'étaient pas des adversaires sérieux, avaient des armées mal équipées et commandées par des généraux de salons ; c'est surtout parce que, quant au fond, l'armée française était encore celle qui avait été formée avec tant de soin sous le règne de Louis-Philippe. On avait encore ces régiments et ces officiers qui avaient fait leur apprentissage en

Afrique. Mais, ajoutaient ces critiques, laissez faire encore quelques années, laissez disparaître les générations de soldats et d'officiers qui ont été formées sous la monarchie de juillet ; attendez que nous n'ayions plus qu'une armée formée à l'image du second empire, et vous verrez ce qui arrivera. Si la France se trouve engagée dans une grande guerre, s'il lui faut combattre une armée instruite, disciplinée, composée de patriotes et non de prétoriens, commandée par des officiers qui auront appris la guerre autrement qu'en dansant des cotillons aux Tuileries, vous verrez s'écrouler cet édifice de carton doré, et vous serez étonnés de voir qu'il n'y avait rien dedans. Vous assisterez à un effondrement comme on n'en a pas encore vu dans les temps modernes.

Voilà ce que disaient les hommes sérieux et bien renseignés. Mais je vous avouerai que leurs prédictions rencontraient presque partout des incrédules. Non-seulement les étrangers comme moi se laissaient prendre à ce faux brillant, mais la plupart des Français, même ceux qui n'étaient pas partisans de l'empire, étaient dupes de ces dehors éblouissants.

Tous les gouvernements d'Europe avaient les yeux tournés vers les Tuileries ; on épiait, non-seulement la moindre parole mais jusqu'au froncement des sourcils de Napoléon III. S'était-il montré enjoué et aimable avec l'ambassadeur d'Autriche pendant la soirée, les fonds autrichiens étaient en hausse le lendemain. S'il avait paru négliger l'ambassadeur de Russie, la baisse se mettait dans les rentes russes.

Napoléon III, sans être un homme supérieur, sans même sortir beaucoup de la médiocrité comme homme politique, ne perdait pas trop dans l'opinion de ceux qui vivaient en contact avec lui. Doué d'un grand tact, il ne se faisait pas illusion sur sa force, et pour ne pas laisser voir sa faiblesse, il se renfermait dans un silence prudent. Il parlait très peu. Au fond c'était parce qu'il n'avait rien à dire ; mais ses courtisans ne manquaient pas de laisser entendre qu'il était un profond

penseur, et ceux qui l'approchaient prenaient sa ta-riturnité pour un effet de la prudence qui lui faisait cacher ses profondes conceptions politiques. Une chose qui lui plaisait énormément, c'était d'entendre comparer Napoléon Ier à César, et lui-même à Auguste ; et les journaux officieux, qui connaissaient ce faible, lui donnaient du César et de l'Auguste à bouche que veux-tu. En réalité, il ne ressemblait à Auguste que sur deux points : comme lui, il n'était parent avec César que par adoption, et comme lui il avait usurpé le pouvoir, mais d'une manière plus maladroite et plus brutale.

Auguste se vantait d'avoir pris Rome en brique et de l'avoir laissé en marbre. Napoléon III essayait de marcher sur ses traces. Il avait comme préfet de la Seine le baron Haussman, espèce de Bismark en bâtiment. On ne voyait partout que démolitions et reconstructions. Quand je suis arrivé à Paris, on venait de terminer les boulevards de Strasbourg et de Sébastopol ; allant de l'extrémité nord de Paris jusqu'à la Seine, et l'on était à faire le boulevard St. Michel, qui se continuait à travers l'île de la cité, puis du côté sud de la Seine jusqu'à l'Observatoire. Pendant que j'y étais, on a ouvert le boulevard du Prince Eugène, le boulevard Richard Lenoir, le boulevard St. Germain, la rue Lafayette. Toutes ces grandes artères étaient faites dans des vues stratégiques, de manière à permettre l'envoi des troupes dans les quartiers populaires. où avaient toujours commencé les révolutions. Pour ouvrir ces rues nouvelles, on abattait des quartiers entiers de maisons à plusieurs étages, dont beaucoup étaient du moyen-âge, on démolissait de magnifiques hôtels de l'aristocratie légitimiste, on coupait des jardins superbes, on faisait disparaître même des églises. Pour toute règle de conduite, on avait la fantaisie du baron Haussman. On ne regardait pas à la dépense, et, pour la dissimuler, on recourait à toutes sortes d'artifices de budget.

Outre que l'ouverture de ces grandes artères rendait les barricades et les révolutions plus difficiles, les immenses tra-

vaux auxquels elle donnait lieu, procuraient de l'ouvrage à des centaines de mille ouvriers, donnaient de l'essor au commerce local, faisaient faire de grandes fortunes. Tout cela contribuait à contenter la population, et à lui faire oublier la perte de ses libertés politiques. L'opposition ne comptait que cinq députés au Corps Législatif, et pas un seul au Sénat ; et lorsqu'elle essayait de faire voir le danger d'un pareil régime pour l'avenir de la France, les journaux ministériels l'écrasaient avec tout le bien présent que l'empire paraissait donner à la population de Paris.

On ne se contentait pas d'occuper le peuple en lui procurant artificiellement du travail, on tâchait aussi de l'amuser, *panem et circenses*. A tout propos il y avait une fête, et l'on n'épargnait rien pour la rendre aussi brillante que possible. Paris et les forts environnants avaient alors une garnison de 100,000 hommes, composée des troupes, sinon les meilleures, au moins les plus belles de l'armée. On avait de magnifiques revues. Le 15 août 1862, sur le Champ-de-Mars, j'en ai vu une à laquelle 100,000 hommes ont pris part, dont une soixantaine de mille de garde nationale. Mais la plus belle revue à laquelle j'aie assisté, est celle qui fut faite à Longchamps, en arrière du Bois-de-Boulogne, à l'occasion de la visite du roi et de la reine de Hollande. L'armée composée de 42 mille hommes, renfermait environ 20,000 hommes de cavalerie d'élite. Les cuirassiers, les lanciers, les dragons, les hussards, les guides, les chasseurs, c'est-à-dire tous les corps de cavalerie les plus brillants y étaient. Les cuirassiers, les dragons et les lanciers formant la grosse cavalerie, étaient composés d'hommes de grande taille, montés sur des chevaux puissants. Les hussards, les guides et les chasseurs composait la cavalerie légère, montaient des chevaux arabes. Lorsque commença le défilé devant les souverains, le flamboiement des casques et des cuirasses en acier poli, l'éclat des uniformes aux brillantes couleurs, le fourmillement de cette masse de chevaux et d'hommes se mouvant avec régularité au son d'une musique guerrière,

formaient un spectacle auquel il faut avoir assisté pour s'en former une idée, et qu'on n'oublie jamais.

L'empereur, qui était loin d'être un bel homme, était si bon cavalier, qu'à cheval il paraissait superbe. Un jour qu'il montait un magnifique cheval que lui avait donné le shah de Perse, et qu'il faisait faire à sa monture toutes sortes de cabrioles élégantes et gracieuses, j'entendis un ouvrier républicain, emporté par l'admiration, s'écrier : *le brigand, comme il va bien à cheval !*

Au retour, le cortège impérial passa par les Champs-Élysées et le Jardin des Tuileries. L'empereur, entouré d'un état-major brillant, ouvrait la marche, ayant à sa droite le roi de Hollande. Les *Cent gardes*, qui leur servaient d'escorte et de garde d'honneur, montés sur de superbes chevaux noirs, portaient des pantalons blancs, de grandes bottes vernies à l'écuycère, des tuniques bleu ciel à parements et revers rouges, des cuirasses en acier poli, et des casques en cuivre doré surmonté d'un cimier à longue queue de cheval. L'impératrice venait ensuite, dans un carrosse attelé à la Daumont, accompagnée de la reine de Hollande.

Je viens de nommer l'impératrice Eugénie. Si l'empereur était le pivot de la politique européenne, elle l'était de la nôtre parmi toutes les dames élégantes de l'univers. Vous avez tous vu de ses portraits. Vous vous êtes peut-être figuré qu'ils la flattaient : vous étiez dans l'erreur. Aucun, même celui fait par Winterhalter, ne lui a jamais rendu justice. Rarement, je crois, on a vu un pareil ensemble de beauté incomparable, d'élégance suprême, de grâce féminine sans pareille. Parmi ses dames d'honneur et les habituées de la Cour, il y avait plusieurs belles personnes, qui auraient brillé dans n'importe quelle réunion, comme la princesse Anna Murat, la princesse de Metternich, la comtesse de Castiglione surtout. Mais lorsqu'elles figuraient en compagnie de l'impératrice, elles étaient complètement éclipsées. Rien ne résistait à cette

beauté souveraine. Chaque fois que je l'ai vue en public, j'ai constaté que sa présence fondait les hostilités les plus endurcies contre son mari. Combien de fois n'ai-je pas entendu des ouvriers en blouse, des hommes du peuple, imbus d'idées révolutionnaires, et qui auraient cru faire une bonne œuvre en cassant la tête à *ce brigand de Badinguet*, comme ils appelaient l'empereur, s'écrier en la voyant : *Dieu qu'elle est belle !*

Il fallait voir aussi comme elle se comportait avec la foule. On voyait rayonner sur son intelligente figure la bonté et le désir de plaire. Il était facile de s'apercevoir qu'elle était fière des hommages qui lui étaient rendus même par les plus humbles. N'importe quelle personne qui lui ôtait son chapeau était sûre de recevoir un salut d'une grâce incomparable.

Une chose dont elle était aussi fière que des hommages qui s'adressaient à elle, c'étaient les marques d'intérêt données à son fils. Le prince impérial n'avait alors que sept ans : il était la grâce et la gentillesse même. Revêtu de l'uniforme des grenadiers de la garde, l'énorme bonnet à poil ne faisait que mieux ressortir la délicatesse de ses traits enfantins. Les Françaises ont une véritable passion pour les enfants. Aussi il fallait entendre les exclamations admiratrices, même des femmes du peuple, lorsqu'elles voyaient ce bel enfant qui saluait gracieusement de sa petite main celles qu'il entendait parler de lui avec éloges. Qui aurait seulement soupçonné alors que, vingt ans plus tard, ce même enfant, devenu homme, et voulant tromper l'ennui de l'exil, irait se faire tuer dans un coin barbare de l'Afrique.

Le rôle prépondérant de l'empereur et de l'impératrice en Europe, faisait que la Cour recevait la visite de tous les souverains étrangers. J'ai pu voir en deux ans je ne sais combien de princes allemands, le roi et la reine de Hollande, le roi et la reine de Naples, la reine d'Espagne, jusqu'au vice-roi d'Égypte, Saïd-Pacha.

Parmi les fêtes que j'ai vues, celle qui attirait le plus de foule, était les *grandes eaux de Versailles*. Cette ville est à quatre lieues de Paris, auquel elle est reliée par deux chemins de fer, un tramway et deux bateaux-à-vapeur. L'immense palais, construit par Louis XIV sur une colline artificielle, au prix de tant de millions qu'on prétend qu'il fit brûler tous les comptes pour qu'on ne soupçonnât jamais l'étendue exacte de son extravagance, ce palais est occupé par une galerie de peintures historiques. J'ai vu des ouvriers en blouse dans ces mêmes appartements où trôna le grand roi, dans lesquels se couvoya au dix-septième siècle tout ce que la France et l'Europe avaient de plus distingué, sous le rapport de l'élégance, de la beauté, de l'esprit et du génie.

Le palais, ou plutôt le château, comme on l'appelle, est entouré d'un parc considéré comme le chef-d'œuvre de Lenoître, le plus grand artiste en jardins du dix-septième siècle. Ce parc est orné d'un grand nombre de fontaines. Il faut tant d'eau pour les mettre en opération, qu'on ne le fait que dans certaines circonstances spéciales, à cause de la grande dépense d'argent qu'entraîne la mise en mouvement de la machine de Marly qui les approvisionne. C'est cette mise en opération des fontaines du parc qu'on appelle les *Grandes eaux de Versailles*. Ces grandes eaux attirent une foule immense. A celles qui furent données en 1862, en l'honneur du vice-roi d'Égypte, Saïd Pacha, il y avait, je crois, un demi-million de personnes. Pour imiter les fêtes de Louis XIV, on avait mis dans le bois, à divers endroits du parc, des joueurs de cor qui se répondaient comme à une chasse royale.

Pour graduer l'intérêt, on commence par faire jouer les plus petites fontaines, puis d'autres plus grandes, jusqu'à ce qu'on arrive à celles appelées *bassin de Latone*, *bassin d'Apollon*, *bassin de Neptune*. Le spectacle de ce dernier en pleine opération est tout simplement féerique. Lorsque des masses d'eau sont lancées dans toutes les directions par les dauphins, les tritons, les lions et les autres animaux qui ornent

et peuplent le bassin, même les personnes qui ont vu plusieurs fois ce spectacle sont incapables de réprimer un cri d'admiration. Un ambassadeur du Japon que toutes les merveilles de Paris et de Versailles avaient laissé froid, ne put s'empêcher d'exprimer son enthousiasme pour ce spectacle.

Ce que je ne cessais d'admirer dans ces fêtes, et ce qui faisait l'étonnement de tous les Canadiens que j'y ai accompagnés, c'est l'ordre parfait qui régnait dans cette foule immense. Ici, que 200 personnes aillent faire un pique-nique à la campagne, on dirait d'une invasion de barbares, d'une incursion de Huns ou de Vandales. Tout ce qui peut être brisé est sûr d'être détruit. Les jardins, les parterres, sont foulés aux pieds; on y arrache même ce qu'on ne songe pas à emporter, pour le seul plaisir de déplaire au propriétaire qui voit détruire le produit de ses soins et de ses peines. Personne n'ose arrêter cette destruction, et si quelqu'un l'essayait, on lui ferait probablement un mauvais parti. En France, on peut livrer impunément à une foule de plusieurs centaines de mille personnes de toutes classes un parc où il y a des œuvres d'art et des ornements pour des millions, et l'on est sûr que pas une fleur ne sera seulement touchée. Si quelqu'un l'essayait, il n'y aurait pas besoin de police pour le mettre à l'ordre : on entendrait de suite cent voix énergiques protester, et des centaines de bras vigoureux s'apprêteraient à lui donner gratuitement une leçon de savoir-vivre.

Une chose qui contribue beaucoup au bon ordre de ces foules, c'est la sobriété qui y règne. Parmi les millions de personnes que j'ai vues dans les grandes fêtes auxquelles j'ai assisté, je n'ai jamais remarqué un homme ivre. Le fait est que, pendant tout le temps que j'ai été en France, je n'ai vu que deux hommes sous l'influence de la boisson, et c'était un spectacle si nouveau, que les gamins s'en tordaient de rire.

Je suis arrivé en France par voie de Dieppe, le dimanche après la Toussaint. Si vous voulez vous forner une idée de

Dieppe, figurez-vous une ville construite sur les rues St-Paul et St-André et sur le terre-plein des Commissaires du Hâvre, et dont le port serait le nouveau dock Louise. On y entre par une étroite ouverture.

Bien que ce fût un dimanche, tout paraissait marcher comme si c'eût été un jour de semaine : les magasins étaient ouverts, et les ouvriers travaillaient même pendant la grand-messe. Mais, dans l'après-midi, j'ai assisté à un spectacle plus propre à faire honneur aux sentiments religieux de la population. Un grand nombre de pêcheurs partaient pour la mer. Lorsque leurs bateaux aux voiles rougeâtres passèrent au bout de la jetée qui ferme le port, des centaines de femmes étaient agenouillées près d'une grande croix qui la surmonte, et l'on entendit leurs maris agenouillés sur le pont des bateaux entonner *l'ave maris stella*.

J'arrivai à Paris de bonne heure dans la soirée, et allai loger dans le quartier des étudiants, près de l'église de St-Sulpice. Après dîner je sortis, et entendant sonner les cloches, je voulus voir ce qui se passait à l'église. J'y vis entrer un grand nombre de femmes, les extrêmes de la société ; des grandes dames du faubourg St-Germain, qui se faisaient amener dans des carosses armoriés portant les devises des plus beaux noms de France, et des femmes du peuple coiffées d'un foulard bleu ou d'un bonnet blanc, suivant leur âge, et faisant résonner les dalles de pierre de leurs sabots de bois. Quant aux hommes, s'il y en avait, ils n'étaient pas visibles à l'œil nu, à l'exception des valets de pied, qui étaient entrés pour porter le coussin sur lequel devait s'agenouiller leur maîtresse.

Le dimanche suivant, je voulus aller à la messe à Notre-Dame où, à l'occasion de je ne sais quelle cérémonie, l'archevêque devait officier. Le chœur était rempli d'un nombreux clergé, mais dans le reste de l'église il n'y avait pas 200 personnes. C'était là à-peu-près le nombre de personnes qui allaient à la grand-messe à Notre-Dame, cette immense église qui peut en contenir dix mille.

On ne voyait guère plus de monde au Panthéon. Dans aucune circonstance je n'y ai remarqué plus de monde qu'il n'en pouvait loger au-dessous du dôme.

L'église St-Etienne du Mont, qui n'en est séparée que par une rue, ne voyait pas beaucoup plus de fidèles le dimanche.

Les églises les plus fréquentées de Paris étaient celles de St-Thomas d'Aquin et de Ste-Clotilde dans le faubourg St-Germain, et de la Madeleine dans le faubourg St-Honoré. Et encore, n'y voyait-on guère que des femmes appartenant à l'aristocratie. Il y avait si peu d'hommes que, la première fois que j'y suis entré, je crus d'abord m'être fourvoyé dans une réunion de dames. J'ai été rassuré lorsque j'ai aperçu quelques hommes *rari nantes in gurgite vasto*.

S'il faut en croire les journaux, toutes ces dames n'étaient pas attirées là uniquement par la dévotion. On entre à la Madeleine par un perron d'une vingtaine de marches. Celles qui ont de jolis pieds, et ce sont presque toutes les Parisiennes, allaient à cette église, d'après le *Figaro*, pour avoir l'occasion de les montrer en descendant ces marches, comme elles allaient au bal ou à l'opéra pour montrer leurs épaules !

Un spectacle religieux très-intéressant, c'était la messe militaire dans l'église des Invalides. Au coup de midi, on entendait un roulement de tambours. C'était pour annoncer l'entrée du gouverneur et de son état-major. Dès que ce vieux militaire était rendu à son prie-dieu dans le chœur, après avoir passé entre deux haies d'invalides armés de lances, la messe commençait. L'autel était entouré d'une garde-d'honneur. Lorsque la clochette annonçait l'élévation, on entendait un roulement de tambours, suivi d'une sonnerie de clairons. Au moment où le prêtre allait mettre un genou en terre, on entendait l'officier commandant la garde d'honneur crier au milieu du silence : *genoux, terre*, puis sa voie était couverte par une sonnerie de clairons et un roulement de tambours.

On pouvait étudier dans la voûte toute l'histoire moderne des guerres de la France, car elle était garnie de drapeaux pris sur toutes les nations de l'Europe.

Non seulement la population fréquentait peu les églises, mais, dans les quartiers populaires il aurait fallu un œil bien exercé pour distinguer le dimanche de la semaine. On travaillait ce jour-là comme n'importe quel autre jour, et tous les magasins restaient ouverts. Pendant deux ans que j'ai demeuré sur la rue Soufflot, je n'ai jamais pu voir fermé le principal magasin de l'endroit.

Dans les quartiers aristocratiques, les boutiques élégantes se fermaient le dimanche après-midi, parce que elles auraient perdu leurs belles clientes.

On se préparait au carême par la procession du bœuf gras.

Je puis vous parler de cette procession du bœuf gras, car d'après les journaux, celle à laquelle j'ai assisté en 1862 est la plus remarquable qu'on eût vue depuis un demi siècle. Elle a commencé le dernier dimanche du carnaval, et s'est continuée jusqu'au mercredi des Cendres.

Un bœuf énorme engraisé pour la boucherie avait été richement caparaçonné ; on lui avait doré les cornes, et on les avait garnies de rubans de toutes sortes de couleurs. Il ouvrait la marche. Pour garde d'honneur, il avait une centaine d'hommes et de femmes à cheval, revêtus de costumes représentant les figures d'un jeu de cartes. C'était le Roi de cœur qui commandait la procession, ayant pour officier d'ordonnance le valet de cœur. Chaque roi avait sa dame et son valet, revêtus de costumes aussi riches que brillants. Puis venaient des chars portant tous les dieux et déesses de la mythologie grecque et romaine.

Lorsque le cortège arriva sur la place du Carrousel, le

valet de cœur alla trouver les sentinelles qui gardaient la porte de la cour des Tuileries, puis il revint vers le roi de cœur, et toute la procession entra dans la cour où le public n'était pas admis. L'empereur, l'impératrice et le prince impérial se montrèrent sur le balcon du pavillon de l'Horloge. Un aide-de-camp étant venu inviter le roi et la reine de cœur, ils apparurent sur le balcon, aux acclamations de la foule, et la famille impériale les reçut avec des honneurs royaux. Le roi de cœur, après avoir salué solennellement l'empereur, baisa la main de l'impératrice, et tous deux embrassèrent le petit prince impérial. L'empereur baisa la main de la reine de cœur (une affreuse poissarde peinturlurée jusqu'au blanc des yeux). Puis après une nouvelle salutation solennelle entre l'empereur et le roi du Carnaval, celui-ci se retira avec sa suite, reconduit par un aide-de-camp, au milieu des bravos de l'immense multitude, qui s'étouffait dans la cour des Tuileries et sur la place du Carrousel.

Vous auriez tort de croire que toute la population de Paris était irréligieuse. Si la procession païenne du bœuf gras précédait le carême, celui-ci offrait pendant toute sa durée un spectacle bien différent. Vous avez tous entendu parler des conférences de Notre-Dame. Ce sont des espèces de sermons mondains, des exposés de la doctrine catholique à l'usage des gens qui d'ordinaire ne vont pas à l'église. Elles ont été inaugurées sous la restauration par l'abbé de Frayssinous. A de Frayssinous, qui n'était qu'un rhéteur élégant, succédèrent de Ravignan, et surtout Lacordaire. Ce dernier, le plus éloquent orateur de la chaire qu'on ait vu de nos jours, avait rendu les conférences très populaires parmi les classes lettrées de Paris. En 1862, elles étaient données par le père Félix. Celui-ci n'approchait pas de Lacordaire sous le rapport de l'éloquence, et il est probable que si l'éloquent Dominicain n'avait pas passé avant lui dans la chaire de Notre-Dame, il n'aurait pas réussi à y attirer l'immense auditoire qui s'y pressait tous les dimanches. Mais les auditeurs, y ayant été amenés par la curiosité de savoir quel était ce prédicateur qui avait succédé

à Lacordaire, le père Félix réussissait facilement à les y retenir et à les y ramener. Ses discours, sans avoir de ces mouvements qui transportaient l'auditoire de Lacordaire, étaient si bien préparés, si nourris, si soutenus, qu'on ne pouvait s'empêcher d'y prendre intérêt.

Les conférences avaient lieu à trois heures de l'après-midi. Dès une heure, même avant, on commençait à voir arriver, de tous les coins de Paris, tout ce que la capitale comptait de plus distingué, dans la politique, dans la magistrature, dans le barreau, dans les sciences, dans les lettres et dans les arts, tous ceux qui suivaient le mouvement intellectuel d'alors, et tous les jeunes gens qui pensaient un peu à l'avenir. Une demi-heure avant le commencement de la conférence, l'immense église était pleine comme un œuf. J'oubliais d'ajouter que personne n'était attiré par le désir de voir de jolies figures, car les dames n'étaient pas admises aux conférences.

Inutile de dire qu'un grand nombre de ceux qui venaient n'étaient pas des dévots. Ils y allaient comme ils allaient aux leçons de M. Saint-Marc-Girardin à la Sorbonne, de M. Boissier et de M. Laboulaye au collège de France, parce qu'ils espéraient entendre quelque chose de bien pensé et de bien dit, quelque chose digne d'occuper un homme intelligent et instruit. Un grand nombre trompaient l'ennui de l'attente en causant à haute voix, en lisant des livres et des brochures, quelques-uns même en parcourant des journaux.

Au coup de trois heures, on entendait rétentir sur les dalles du chœur les coups de la hallebarde du suisse qui précédait l'orateur, et celui-ci montait en chaire. Pendant les quelques instants qu'il s'agenouillait, on entendait une véritable explosion de tousséments, d'éternuments, de crachements, puis, au moment où il se relevait et ouvrait la bouche pour parler, il se faisait un tel silence qu'on aurait pu entendre tomber une épingle. L'orateur parlait d'abord très lentement, très distinctement, articulant chaque syllabe avec une telle force que,

dans son voisinage, on en éprouvait quelque fatigue. C'était pour accoutumer son auditoire à sa voix, et pouvoir se faire comprendre dans toutes les parties de l'immense édifice. Mais, peu-à-peu, il se laissait aller à sa prononciation ordinaire. De temps en temps, à la fin d'une période plus éloquente que le reste, il s'arrêtait pour prendre haleine et s'essuyer la figure. L'apparition de son mouchoir était comme le signal d'une nouvelle explosion de tousséments et de crachements, à faire trembler l'église. Dès qu'il remettait son mouchoir dans sa poche, le silence se faisait de nouveau. Cela continuait ainsi pendant une heure et demi ou deux heures, sans aucune marque d'inattention ou de fatigue parmi les milliers d'auditeurs. Puis l'immense auditoire s'écoulait lentement, chacun commentant à son voisin le discours qu'il venait d'entendre, de vives discussions s'engageant même parfois entre quelques uns.

Voilà pour les dimanches. Les trois derniers jours du carême, le P. Félix prêchait une retraite à Notre-Dame. Elle était aussi suivie que ses grandes conférences, et elle le méritaient bien. Si j'avais eu à choisir, j'aurais, je crois, donné la préférence aux sermons de la retraite sur les conférences du Carême. Préparés avec un art tellement consommé que les traces même de tout travail en disparaissaient, aussi intéressants que pratiques, ces sermons produisaient sur l'auditoire un effet immense, que ceux-là même qui en étaient le plus affectés ne soupçonnaient pas d'abord. Mais on le voyait bien à la communion pascale le jour de Pâques au matin. Dix milles hommes au moins, appartenant aux classes les plus élevés de la société, y prenaient part. On peut juger de ce qu'était cette foule par le fait que pendant trois heures, sans interruption, l'archevêque de Paris, le P. Félix et plusieurs autres prêtres ne cessaient de donner à communier. Notre-Dame présentait alors un spectacle magnifique. Figurez-vous ces milliers d'hommes chantant à l'unisson des hymnes, et alternant avec un chœur d'enfants placé au grand orgue. Jamais je n'ai rien entendu de si grandiose. Même le

chœur des soldats dans Faust, était inférieur comme effet au *Victimæ Paschali laudes* chanté par ces milles voix d'hommes répercutées par les arceaux gothiques de l'immense cathédrale. C'était simplement irrésistible.

Vous aimerez sans doute à connaître la vie que menaient alors les étudiants. Je ne vous en ferai pas connaître tous les détails ; je n'en ai pas le temps, et si je l'avais, je croirais pouvoir mieux l'employer autrement. Certains faits généraux suffiront pour vous en donner une idée.

Il y avait alors près de cinq mille étudiants régulièrement inscrits à la faculté de droit seulement, et probablement deux fois autant à la faculté de médecine et aux facultés des lettres et des sciences, sans compter des milliers d'étrangers venus de toutes les parties du monde. Dans un hôtel où j'ai passé quelques mois, il y avait à la table d'hôte des Valaques, des Turcs, des Bulgares, des Serbes, des Russes, des Grecs, des Mexicains, des Péruviens, des Chiliens, des Espagnols, des Portugais et des Italiens. Il y avait, entre autres, une vingtaine de Grecs qui faisaient un tapage si infernal, qui discutaient avec tant d'animation que, les voyant gesticuler furieusement leurs couteaux à la main, je croyais souvent qu'ils allaient s'entrégorger.

Si vous voulez juger du travail de ces étudiants, je vous dirai que sur les 5,000 étudiants en droit dont j'ai parlé, je n'en ai jamais vu 500 au cours le plus intéressant. J'ai suivi des cours où nous n'étions pas 40 auditeurs.

On citait alors une anecdote très-amusante concernant M. Julien, professeur de Chinois au Collège de France. Soit qu'il fût ennuyeux, soit qu'on ne s'intéressât pas au Chinois —peut-être pour les deux raisons ensemble—M. Julien n'avait jamais plus de cinq à six auditeurs au commencement de sa leçon, et quelquefois il ne lui en restait plus que deux à la fin. Un jour, un de ces deux étant parti, M. Julien supplia

celui qui restait de ne pas partir, disant qu'il avait quelque chose d'extrêmement intéressant à exposer. Ne craignez pas répondit l'auditeur : je suis l'appariteur, et il faut que j'attende la fin de la leçon pour fermer les portes.

Eh bien, j'ai connu certains professeurs de droit dont les cours auraient pu rivaliser pour l'ennui avec les leçons de Chinois de M. Julien ; et ces cours étaient aussi clairs que la philosophie de Confucius. Si quelqu'un de vous désire savoir ce qu'il faut éviter dans un cours, je leur conseillerais d'aller suivre quelques uns de ceux qui se donnent à Paris.

S'il y avait des cours ennuyeux, il y en avait aussi de bien intéressants. C'était une véritable fête intellectuelle que d'assister à une leçon de M. Boissier sur les lettres de Cicéron, et de M. Laboulaye sur l'histoire du Canada. C'étaient de véritables modèles dans l'art de bien dire, surtout M. Laboulaye, car M. Boissier laissait un peu trop voir son art. Ils savaient rendre intéressants tout ce qu'ils touchaient.

Un jour, M. Laboulaye devait parler des derniers temps de la domination française en Amérique. Par l'entremise de M. Rameau, que la plupart d'entre vous connaissent un peu, il avait fait rassembler tout ce qu'il y avait alors de Canadiens à Paris, c'est-à-dire, quatre ou cinq : on ne voyageait pas alors en Europe comme aujourd'hui où l'on va à Paris comme on allait alors à Montréal. Ce fut pour nous, comme pour tout l'auditoire qui remplissait la grande salle du Collège de France, un véritable régal, que les trois leçons dans lesquelles M. Laboulaye raconta les dernières luttes de nos ancêtres en ce pays. Il est impossible de mieux dire, d'être plus varié, plus intéressant plus éloquent. Tantôt, en parlant de la cour de Louis XV, des inconvenients du gouvernement absolu, il faisait des allusions si ingénieuses, si fines et si transparentes au régime politique de l'empire, dont il était l'adversaire, que toute la salle éclatait en rires approbatifs et en applaudissements. Tantôt, décrivant l'état de dénument et d'abandon dans lequel

Louis XV nous avait laissés pour donner des millions à la Pompadour, racontant les combats homériques de cette poignée de Français laissés seuls contre de puissantes armées, citant les traits d'héroïsme de Montcalm, de Lévis et de leurs compagnons, retraçant les derniers moments du héros français, il provoquait des salves de bravos. On voyait alors, non seulement des belles dames, mais des militaires, des élèves de l'Ecole polytechnique, porter le mouchoir à leurs yeux. Perdus dans la salle, complètement inconnus, mes compagnons et moi, nous étions en ce moment fiers d'être les descendants de ceux dont on parlait si éloquemment, et nous étions parfois tentés de nous écrier : je suis Canadien.

J'allais oublier de vous dire qu'à ces leçons, dans lesquelles figuraient si honorablement le nom du héros de Carillon, assistaient un de ses descendants directs, et un de ses neveux, tous deux marquis de Montcalm. Le neveu était un magnifique vieillard qui avait été ambassadeur sous la Restauration. Le petit-fils était un homme d'une quarantaine d'années qui, je regrette de le dire, ne connaissait même pas les hauts faits de son ancêtre. Il savait seulement qu'il s'était fait tuer dans quelqu'obscur combat en Amérique. Les deux marquis vivaient ensemble, dans un assez modeste appartement situé sur la rue de Martignac, où nous fûmes invités à aller avec M. Rameau et M. Laboulaye après la leçon dans laquelle celui-ci avait raconté la mort de Montcalm.

Une chose qu'on ne saurait trop louer, c'est la libéralité avec laquelle ces cours étaient ouverts à tous. Même un étranger comme moi pouvait y assister sans avoir un sou à payer.

Du reste, partout, un étranger était mieux reçu qu'un Français. Y avait-il une place où le public n'était pas admis, il suffisait de montrer son passe-port au factionnaire ; aussitôt il saluait et disait : ah ! puisque vous êtes étranger, passez monsieur.

Un trait vous donnera une idée de cette politesse, de cet esprit accueillant des Parisiens pour les étrangers. Un jour je vois une affiche annonçant que le soir même, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, il y aura une séance *publique* de la Société des Amis des Sciences, sous la présidence du maréchal Vaillant, qui devait y prononcer un discours. Curieux de voir et d'entendre le maréchal je me rends à l'avance et, trouvant la porte ouverte et la salle presque vide, je vais me mettre sur un banc tout à fait en arrière. A peine étais-je assis, qu'un monsieur en habit noir et en cravate blanche s'approche de moi et me demande si j'étais membre ou invité. Comprenant de suite que la séance n'était que pour ces deux classes, et croyant m'être fourvoyé, je lui dis que je n'étais ni l'un ni l'autre, mais un étranger d'Amérique. Et m'excusant, je fis mine de me retirer. Du tout, du tout, me dit-il, si vous êtes étranger, vous êtes mon invité ; et me prenant par le bras, il me conduisit à un fauteuil en avant.

N'y eût-il que cette politesse, on comprendrait l'attraction que Paris possède pour les étrangers. Mais il y avait alors bien d'autres choses pour les y attirer. On y voyait les premiers artistes dramatiques du monde. Adéline Patti, âgée de 17 ou 18 ans, faisait alors ses débuts, avec un succès qui faisait pressentir la brillante carrière qu'elle a fourni depuis. Artiste moins consommée qu'aujourd'hui, elle plaisait peut-être davantage par l'éclat et la fraîcheur juvénile de sa voix, par ses airs d'enfant gâtée. Mario, Madame Albani étaient dans tout l'éclat de leur talent et de leur renommée. On entendait souvent discuter les admirateurs de ces grandes artistes avec les vieux qui avaient entendu la Malibran. Mon propriétaire, qui était de ces derniers, prétendait qu'il n'y avait pas une cantatrice digne seulement d'attacher les cordons des souliers de la grande Maria Felicia. Les larmes lui en venaient aux yeux, quand il rappelait la manière dont elle disait le *Chant du Soule* dans Othello. Et pourtant, parmi ces cantatrices qu'il trouvait si inférieures à

la Malibran, se trouvait Mde Miolan-Carvalho, le rossignol du midi, l'incomparable interprète de la Marguerite de Faust.

Voilà pour la musique. Que dirai-je de l'art dramatique ? Sarah Bernhardt n'était pas encore connue dans le drame, mais que d'artistes remarquables pour interpréter la grande comédie, le répertoire classique. Samson, qui avait été le professeur de Rachel, terminait alors sa carrière, et faisait ses adieux au théâtre en jouant tous les rôles dans lesquels il avait eu le plus de succès pendant cinquante ans, depuis celui de M. Jourdain dans le *Bourgeois-gentilhomme*, jusqu'à celui du marquis, dans *Mademoiselle de la Seiglière*. Quelle inimitable perfection ! Il faisait tellement illusion par la force de son jeu, que dans *Don Juan*, malgré ses 75 ans, on ne lui donnait que les 25 ans du valet dont il faisait le personnage.

Régnier était alors dans toute la maturité de son talent. Ayant tout contre lui au physique, une laideur peu commune, une voix enrouée, il réussissait, à force de talent et de travail, par l'art le plus consommé, à produire les effets les plus extraordinaires. Dans *La joie fait peur*, cette pièce de Mde de Girardin, si ennuyeuse à la lecture, je l'ai vu, à quelques minutes d'intervalle, faire pleurer et rire aux larmes, un auditoire aussi bon juge, aussi difficile à contenter que celui du Théâtre Français.

Got égalait presque Régnier, et réussissait à faire accepter le rôle odieux du père dans le *Fils de Giboyer*, cette pièce qui, pendant six mois, passionna tout Paris. Coquelin aîné était alors un tout jeune homme, mais il montrait un talent extraordinaire. Il obtenait un tel succès dans le rôle difficile de *Figaro*, du *Mariage de Figaro*, que ceux qui l'ont entendu alors ne doivent pas être surpris des succès qu'il a eus depuis.

Parmi les femmes il y avait alors au Théâtre Français, Madeleine Brohan et Mde Arnould-Plessis, dont la beauté n'était égalée que par le talent. Avec quel art consommé celle-ci

jouait Célimène du *Misanthrope*, et celle-là la Marquise dans *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*. Mais toutes deux cédaient le pas à Augustine Brohan, l'incomparable soubrette, cette parfaite incarnation, comme disait d'elle Théop. Gautier, de la soubrette rêvée par Molière et Régnard.

Sur les théâtres secondaires, il y avait au Dejazet la grande artiste de ce nom, qui a rendu si populaire la *Lizette* de Béranger. On ne lui aurait pas donné trente ans, bien qu'elle en eût soixante ; au Vaudeville on voyait la Fargueil, que personne n'égalait dans le drame moderne.

Non seulement il y avait alors de grands artistes pour jouer les comédies et les drames, mais il y avait des écrivains pour en écrire. Les pièces de Victor Hugo étaient exilées comme sa personne, mais Alexandre Dumas fils et Sardou s'étaient déjà fait un nom dans l'art dramatique ; Octave Feuillet et Emile Augier étaient dans toute la force de leur talent.

Des hommes de théâtre, je puis passer, sans transition, aux hommes politiques, car les plus en vue de ceux-ci n'étaient que des acteurs sur une grande échelle. M. de Morny était alors dans toute sa gloire ; c'était lui qui faisait le chaud et le froid dans le gouvernement, bien qu'il ne fût officiellement que président du Corps Législatif. Au physique, de grande taille, très bel homme, d'une élégance tout aristocratique, d'une distinction parfaite, il avait l'air d'un homme qui ne doute de rien, surtout de lui-même. C'était un roué parfait, ne croyant ni à la vertu, ni à l'honneur, ni à la religion, pensant tout possible avec l'argent, ne reculant devant aucun moyen pour l'obtenir, puis le dépensant en grand seigneur, n'adorant qu'une chose après lui-même, le succès. On disait partout dans l'intimité que c'était lui qui avait fait faire l'expédition du Mexique, pour amener la hausse sur des bons mexicains sans valeur dont un Juif de Genève, nommé Jecker, lui avait donné plusieurs millions pour s'assurer ses services. Mais on se gardait bien d'en dire un mot dans la presse, car

celle-ci n'avait d'autre liberté que celle de flagorner l'empereur et ses ministres. Si un journal s'était permis de dire un mot contre eux, on lui aurait d'abord donné deux avertissements, puis on l'aurait supprimé purement et simplement sans aucune forme de procès.

L'espionnage régnait partout, depuis les Tuileries jusqu'au taudis du chiffonnier. Vous n'étiez jamais sûr que l'homme auquel vous parliez n'était pas un mouchard au service de la préfecture de police.

M. Ollivier, qui aujourd'hui défend l'empire avec plus de zèle que de succès, n'était alors que le troisième en rang des cinq députés que comptait l'opposition au Corps Législatif. M. Rouher était la grosse pièce du gouvernement dans la discussion. Plusieurs de ceux qui président aujourd'hui aux destinées de la France, comme M. Grévy, pratiquaient tranquillement au barreau, profitant de chaque poursuite contre un journal pour faire le procès politique du gouvernement et montrer leurs sentiments républicains. Quelques-uns même ne s'occupaient alors qu'à culotter des pipes dans les brasseries du quartier-latin.

Mais ce qui rendait Paris si intéressant pour les étrangers, c'était la vie au dehors qu'on y menait. Sur les boulevards, les trottoirs étaient plus occupés que les maisons. Sur le bord du trottoir voisin de la chaussée de la rue, vous voyiez une rangée de bancs garnis d'hommes et de femmes riant, causant et s'amusant. A la porte de chaque grand café, des douzaines de petites tables en marbre étaient entourées de consommateurs, les uns discutant, les autres lisant, quelques-uns même jouant aux cartes ou aux dominos. Tous ces gens étaient installés là pour boire, et pourtant c'était la chose dont ils paraissaient se soucier le moins. La tasse de café ou le verre de bière mis sur la table, ne paraissaient avoir été qu'un prétexte pour s'asseoir, voir passer le monde et causer ; aussi à peine les portait-on de temps en temps machinalement aux lèvres.

Il est impossible sans en avoir été témoin, de se former une idée de l'intérêt et de l'animation que donnent aux boulevards cette vie toute au dehors.

Lorsqu'il faisait trop froid ou qu'il pleuvait, la foule se portait sous les arcades de la rue de Rivoli, ou dans les galeries du Palais Royal. C'est dans ce dernier endroit que je conseillerais à nos marchands de bijouteries et d'objets de fantaisie d'aller, s'ils veulent apprendre l'art d'installer une vitrine. Impossible d'imaginer quelque chose de plus ingénieux, de plus coquet, de plus propre à attirer le regard, à rendre le moindre objet attrayant. J'ai vu des vitrines ornées seulement avec des cuillères d'argent, et, à quelque distance, on aurait pu croire qu'elles étaient pleines de diamants, tant on avait su faire miroiter la lumière du gaz de toutes les manières. C'est le soir qu'il faut voir les vitrines pour les trouver dans toute leur gloire. Le jour, surtout dans l'avant-midi, tout y est sans dessus-dessous, car on en change la disposition presque tous les jours.

Il n'est pas inutile de faire remarquer que presque partout ce sont des filles qui sont commises : cela explique le goût délicat avec lequel les vitrines sont installées. Et si vous voulez voir comme ces filles ont la langue bien pendue, entrez seulement une minute dans l'établissement. On ne saurait se figurer leur habileté à faire valoir leur marchandise, à tirer partie des petites faiblesses du client, pour lui faire acheter quelque chose. Plusieurs fois il m'est arrivé, étant en compagnie de Canadiens de passage à Paris, d'entrer avec eux dans quelques-unes de ces élégantes boutiques. Ils voulaient seulement voir, et étaient bien décidés à ne rien acheter ou à acheter un objet insignifiant pour justifier leur entrée dans l'établissement. Ils partaient chargés. Un jour, j'étais avec un monsieur qui, bien qu'ayant des espèces de pattes d'ours, avait la faiblesse de croire qu'il avait de jolies mains. Il avise une boutique sur le boulevard, où l'on vendait des gants de peau : A peine entré, une jolie fille se met à lui en montrer

de toutes les couleurs. Une paire lui plaît, mais il fait observer qu'il craint qu'ils ne soient trop petits. Comment ! vous plaisantez, lui dit-elle : mais avec une jolie main comme la vôtre, vous pourriez mettre même un gant plus petit : c'est parce qu'on ne savait pas vous ganter chez vous. Laissez-moi faire. Et ce disant, elle lui essaie une paire de gants : ils craquent sur toutes les coutures, mais n'importe, elle réussit à les lui mettre, et s'écrie triomphalement : "je vous le disais bien : voyez comme il vous font bien ; aussi quelle joli main vous avez. Vous devriez en prendre plusieurs paires, car vous n'en trouverez peut-être pas ailleurs qui vous feront aussi bien." Mon malheureux compatriote se laisse gagner et en achète une douzaine. Mais en route *ses jolies mains* en craquaient, et je ne crois pas qu'il ait jamais essayé de mettre le reste de la douzaine.

Voilà comment j'ai vu Paris il y a 24 ans, à l'époque la plus brillante du second empire. Les choses ont bien changé depuis. L'empire s'est effondré à Sedan, comme M. Thiers l'avait prédit. Paris a vu les Prussiens dans ses murs, la Commune a fait disparaître le palais des Tuileries, celui du Conseil d'Etat et l'Hôtel-de-Ville. Celui-ci a été reconstruit avec plus de luxe qu'auparavant. Le grand opéra, qui était alors en construction, a été terminé au prix d'une vingtaine de millions de piastres, et Paris est encore la ville où se portent tous les étrangers qui ont de l'argent à dépenser.

Les Américains et les Anglais surtout, ont fait à la capitale de la France une telle réputation, qu'en beaucoup d'endroits on ne l'appelle plus que la *Babylone moderne*.

Ceci est ignorance ou hypocrisie car Paris n'est ni plus immoral ni plus mauvais que les autres grandes villes qui ont une population égale. Je doute même beaucoup qu'il soit aussi immoral que Londres ou New-York. Mais il diffère de ces villes en ce que chez lui le vice est plus élégant, plus raffiné, qu'il se rencontre chez les gens qui se montrent plus, les

étrangers riches venus de tous les pays. L'observateur superficiel qui juge tout Paris par ce monde qu'il voit en passant se trompe autant que cet Anglais qui, voyant une Française rousse, avait mis dans son carnet de voyage : les Françaises sont rousses.

A côté de ce vice élégant qui s'exhibe, il y a des vertus admirables qui se cachent. J'ai connu à Paris des braves gens auxquels je trouvais toujours de nouvelles qualités à mesure que je les connaissais mieux. Ce n'est qu'à la longue que j'ai vu sur quelle échelle ils pratiquaient la modestie, la bonté, la charité. J'ai connu des familles admirables, véritables modèles de la famille chrétienne. Et ces familles, on en rencontre non pas seulement dans les quartiers de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie, mais partout. Seulement, dans certains endroits, ce n'est que par hasard qu'on les découvre. Notre-Dame était en 1863, entouré de vieilles maisons habitées en général par la population la moins religieuse et la moins respectable de Paris. Sur le Parvis Notre-Dame à deux pas de la vieille cathédrale, j'ai connu une des plus braves, une des plus dignes familles que j'aie jamais vues.

Voici comment la chose est arrivée. Des religieuses françaises établies en ce pays étaient de passage à Paris, et je m'étais offert pour leur servir de *cicerone*. Comme elles désiraient visiter Notre-Dame, je les y conduisis. C'était le dimanche des Rameaux. Le trésor était exposé dans le chœur, gardé par une dizaine de sergents de ville. Vu la foule, il était difficile de bien voir certains objets que ces dames désiraient examiner de près, comme la couronne d'épines rapportée de Terre Sainte par Saint Louis. J'allai trouver l'un de ces sergents de ville, et lui disant que j'accompagnais des religieuses étrangères, je lui demandai de nous laisser passer en dedans de la balustrade. Il y consentit volontiers. Lorsque nous revînmes pour retourner dans la nef, j'aperçus une dame à l'air distingué se détacher d'un groupe

de femmes agenouillés, et se diriger vers nous. En arrivant à la supérieure, elle lui prit les deux mains avec effusion, et lui dit : comment vous portez-vous ma sœur Saint Maurice. Celle-ci, surprise, ne la reconnaissait pas. "Vous rappelez-vous, dit la dame, Marie-Louise, N... à qui vous avez fait la classe, que vous aimiez tant, et qui vous le rendait bien : c'est moi. Il y a bien longtemps de cela ; j'avais alors 17 ans ; j'en ai aujourd'hui cinquante, mais je ne vous ai jamais oublié." Et elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.—Et votre père et votre mère, dit la supérieure, comment sont-ils ?—Ma mère est ici, et je vais aller la chercher ; quant à ce pauvre père, il est mort il y a trente ans.—La dame alla chercher sa mère, et nous vîmes arriver une très vieille personne toute cassée, qui, tremblante d'émotion, se précipita au cou de la religieuse. A peine fûmes-nous sortis de l'église, que les dames voulurent nous emmener chez elles pour dîner. J'eus beau essayer de m'excuser, il n'y eut pas moyen, elles insistèrent à me garder avec les religieuses. Je n'eus pas lieu de la regretter, car jamais de ma vie je n'ai passé une soirée plus agréable. Voici en deux mots l'histoire de la famille : le père était président de la Chambre des notaires de C....., ce qui le mettait à la tête de la société de la ville. Ruiné par un cautionnement, il était mort de désespoir, laissant sa famille composée de sa femme, de la fille que je voyais et de deux fils plus jeunes, absolument sans ressources. Ne pouvant plus occuper à C..... le rang qu'elle avait occupé, la veuve était venue s'ensevelir à Paris où nous la trouvions dans un sixième étage du Parvis Notre-Dame. Pendant plusieurs années, ils avaient vécu de ce que la mère pouvait gagner à faire des travaux de broderie, et la fille à dessiner des fleurs pour un fabricant de porcelaine. La famille avait vu des jours bien sombres. Mais, bientôt, le fils aîné avait pu gagner quelque chose à donner des leçons de mathématiques, et le cadet, peintre de talent, avait exposé des tableaux remarquables au salon et qui l'avaient mis en vogue. Au moment où j'ai connu ces braves gens, ils vivaient dans l'aisance. Leur

sixième étage était élégamment meublé. Ils auraient pu aller habiter un autre logis ; mais il leur répugnait de laisser une maison où ils avaient passé par toutes les phases de la pauvreté, de la gêne, de la misère, puis de l'aisance, presque du luxe. Comme me disait le peintre, jeune homme très distingué et admirable causeur, il me semble qu'il y aurait de notre part comme de l'ingratitude à laisser une maison qui nous a reçus quand nous étions si pauvres. Elle a vu tant de larmes de cette pauvre mère, que ce serait comme une profanation d'y laisser pénétrer des étrangers indifférents.

La dame, qui était venue au-devant de la supérieure à Notre-Dame, était encore fille. La supérieure me dit qu'elle avait été la plus grande beauté de la ville de C. . . , et qu'on se disputait sa main avant la catastrophe financière de son père. Et il n'était pas difficile de la croire, car, bien qu'agée de 50 ans et vieille fille, c'était encore une très belle personne. Sa chevelure blonde était rayée de fils blancs, elle avait quelques rides, mais ses beaux yeux bleus avaient conservé tout leur éclat d'autrefois.

Voilà comment vivait en 1863 dans un des quartiers de Paris les moins aristocratiques, une famille distinguée. Etablie là depuis trente ans, elle n'était pas connue même de ceux qui habitaient la même maison. Dans une ville bruyante comme Paris, ceux qui le veulent peuvent facilement se faire une espèce de Thébàïde où ne pénètre aucun des bruits du dehors.

En somme, le séjour de Paris ne m'a paru ni long, ni désagréable, mais vous l'avouerez-je, je fus content de revenir ; et lorsque j'arrivai à Québec, par un beau matin du mois d'Août, je l'ai trouvé aussi beau que si je l'avais vu pour la première fois. Si alors on m'avait proposé de retourner à Paris, je crois que j'aurais été tenté de dire comme dans la chanson : "gardez votre Paris et rendez-moi ma mie, ô gai, rendez-moi ma mie !" "

FRANÇOIS LANGELIER.

ANTOINETTE DE MIRECOURT

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR J. A. GENAND

XXVII

(Suite)

Une heure s'écoula. Après le départ de tous les invités jusqu'au dernier, Madame d'Aulnay, selon son habitude, monta à la chambre de sa cousine pour lui souhaiter une bonne nuit.

Antoinette paraissait singulièrement malade, mais elle était si calme et si tranquille que Madame d'Aulnay, en entrant, n'en eut pas la moindre inquiétude.

—Te couches-tu, ma chère ? demanda-t-elle. Tu devrais te mettre au lit de suite.

—Je dois tout d'abord te dire, Lucille, que je retourne à Valmont demain.

—Hein ! et pourquoi ? Aurais-tu reçu par hasard des lettres de rappel ?

—Non, mais j'ai décidé de m'en retourner.

—C'est incroyable. Mais, au moins, quel motif, quelle raison as-tu ?

—J'ai le cœur triste et malade, Lucille, et j'ai besoin d'un repos absolu.

—Tu es malade, mon enfant ! j'ai lieu de le craindre. . . .

Tu parais être malheureuse depuis quelque temps, et deux ou trois personnes l'ont remarqué ce soir. Ah ! ma pauvre cousine ! j'ai peur que tu sois bien misérable.

Et elle examinait la physionomie d'Antoinette qui portait en effet l'empreinte d'une grande douleur.

—Oui, je suis bien malheureuse.

—Et je ne dois pas t'en demander la cause : je suppose que c'est en grande partie ce vilain Sternfield.

—Je vais te le dire en un seul mot. Tu étais présente lorsque ces paroles sacrées ont été prononcées : “ Que l'homme ne sépare jamais ce que Dieu a uni ! ” Comprends-tu maintenant, Lucille ? Le triste passé ne peut pas être changé, il est irrévocable !

—Hélas ! le regrettes-tu réellement à ce point ? Je crois que tu dois me détester en même temps, quoique, à vrai dire, j'aie agi pour le mieux.

—Ah ! non, je ne te déteste pas, je ne te fais pas de reproches : mais ce fut une époque bien fatale que celle où j'entrai dans cette maison agréable et hospitalière.

—Dis-moi ce que t'a dit ou fait Audley pour te mettre dans une situation d'esprit aussi désespérée.

—Il serait douloureux et inutile pour moi de te donner d'autres détails que ceux que tu connais déjà ; mais j'ai été bien douloureusement éprouvée.

—Oh ! quant à cela, ma chère enfant, c'est le lot de toutes les femmes mariées. Voici par exemple André qui se met quelquefois dans ses fureurs extrêmes à propos de rien, pour un dîner qu'on a retardé, et d'autres fois par des pointes, des sarcasmes qu'il reçoit.

Antoinette sourit, mais d'un sourire étrange et plein d'amertume.

—Si, répondit-elle, Audley Sternfield ne me donnait pas de plus grandes causes de chagrin que M. d'Aulnay t'en a données, je ne regretterais pas autant que notre union soit irrévocable.

—Mais, pour en revenir à la résolution que tu as prise récemment, que gagnerais-tu, chère, en retournant à la monotonie de la vie de campagne plus tôt que tu aurais pu t'en exempter ? Ici, au moins, tu as quelques attractions, quelques amusements.

—Comprends-tu parmi ces derniers les persécutions que Sternfield m'inflige journellement ?

—Mais il te persécutera à Valmont aussi bien qu'ici. Tu te rappelles ce qu'il a voulu faire pendant que tu y étais ?

—Oui, mais je suis devenue plus endurcie que j'étais alors, plus indifférente sur les conséquences que pourrait avoir une pareille escapade ; je crois, d'ailleurs, que, dans son propre intérêt, il n'essaiera pas de trop m'éprouver.

—Comme de raison, Antoinette, si tu es décidée à partir, je n'ai plus rien à ajouter ; mais est-ce que tu n'es pas d'opinion qu'il vaudrait mieux braver la colère de ton père, quelle que terrible qu'elle serait d'abord, et lui faire connaître de suite votre mariage ?

—Cela ne conviendrait pas du tout au Major Sternfield ! répondit Antoinette en faisant entendre un rire forcé qui fit tressaillir sa cousine. Il m'a déclaré qu'il " ne pouvait se donner le luxe d'une épouse sans dot," après m'avoir fait engager sous serment de ne pas divulguer notre mariage jusqu'à ce qu'il m'en donne l'autorisation, ce qui sera probablement au dix-huitième anniversaire de ma naissance, alors que je dois entrer en possession de la fortune de ma pauvre mère.

—Il calcule avec autant de justesse que d'habileté ! répliqua sarcastiquement madame d'Aulnay : mais dis-moi, pauvre cousine, aimerais-tu que je dise tout à ton père moi-même au lieu d'attendre le bon plaisir de ce mari temporisateur ? Je m'occupe fort peu, quant à moi, de la promesse qu'il m'a frauduleusement arrachée.

Antoinette frémit.

—Oh ! non, dit-elle ; je commence à envisager avec terreur l'époque à laquelle il doit me réclamer. Laissez-moi jouir, aussi longtemps qu'il me le permettra, de l'amour de mon pauvre père et de ma chère liberté.

—Antoinette, pardonne-moi ! s'écria Madame d'Aulny en portant ses bras autour du cou de sa cousine et en fondant en larmes. Combien mes mauvais conseils ont contribué à jeter la misère sur ta jeune existence ! Que ne donnerai-je pas, maintenant, pour réparer le mal que j'ai fait ! Que je le déteste cet être infâme !

—Assez, Lucille, je suis malade, épuisée ; laisse-moi prendre un peu de repos.

Après mille protestations larmoyantes et des caresses sans fin, Madame d'Aulnay la quitta, non pour la laisser reposer, car la pauvre enfant passa la nuit sans sommeil et dans un état pitoyable.

Le lendemain, malgré la maladie dont elle souffrait, Antoinette persista dans sa résolution et partit.

En passant devant l'église paroissiale, qui n'était pas alors le grand et massif édifice d'aujourd'hui, mais un vieux temple construit en pierre solide, situé presque au centre de la Place d'Armes, elle ordonna au cocher d'arrêter et mit pied à terre pour un moment.

Elle sortit du temple quelques minutes après, fortifiée par la communion intime qu'elle venait d'avoir avec son Créateur. Elle s'arrêta à quelques pas de là et regarda avec mélancolie les nombreuses tombes qui l'entouraient : malgré le triste aspect du cimetière, encore recouvert, en quelques endroits, du blanc manteau de l'hiver, et offrant, ailleurs, l'approche du printemps, un souhait, ou plutôt une prière s'échappa du fond de son âme : elle demanda au Ciel que le paisible sommeil de la mort lui soit accordé avant la venue de l'époque redoutée où Sternfield devait la réclamer pour sa femme.

Comme elle remontait en voiture, elle aperçut le Colonel Evelyn qui s'approchait ; mais il passa près d'elle en lui faisant un salut, respectueux, il est vrai, mais plein de froideur. Plus loin, elle rencontra quelques-unes des personnes qu'elle avait souvent vues chez sa cousine et qui la saluèrent avec un respect réel, car elle était pour tous une favorite. Mais quand elle fut passée, ses amis ne manquèrent pas de faire des remarques sur l'altération de ses traits, se demandant avec étonnement si la beauté des Canadiennes se flétrissait aussi rapidement que la sienne.

XVIII.

Dans la joie qui accueillit l'arrivée d'Antoinette à Valmont, on ne songea nullement à lui demander la raison de ce retour aussi brusque qu'inattendu, et ce fut avec un vif sentiment de satisfaction qu'elle se retrouva dans la calme atmosphère de la maison paternelle.

Madame Gérard s'aperçut bien que son élève était revenue désillusionnée et lassée, mais elle ne fit aucun effort direct pour obtenir des confidences et se contenta de l'environner de marques d'affection qu'Antoinette, loin d'éviter et de refuser, comme elle avait fait quelque temps auparavant, acceptait avec empressement et semblait presque rechercher.

La jeune fille faisait, en effet, tout ce que son excellente gouvernante souhaitait : elle lisait, étudiait, travaillait et se promenait. Plus de rêveries solitaires, plus d'après-midi consacrés à de mystérieuses correspondances ; elle recevait encore, il est vrai, des lettres de la ville, mais ces lettres n'étaient pas aussi fréquentes, ni aussi longues que celles d'autrefois, et leur réception n'occasionnait plus de pleurs ni de maux de tête. Il y eut même des moments où la digne gouvernante fut épouvantée de cette soumission passive, de cette obéissance apathique, tant elles semblaient tenir du désespoir. Cette pensée la frappa surtout un soir qu'assise avec la jeune fille à une fenêtre ouverte, elles admiraient ensemble les feux mourants du soleil couchant, et écoutaient les notes suaves du plus doux des chantres de nos bois, le rossignol.

—Madame Gérard, demanda tout-à-coup Antoinette d'une voix mélancolique, mamàn a dû mourir jeune, n'est-ce pas ?

—Oui, mon enfant. Elle s'est marié à dix-huit ans et est morte le vingtième anniversaire de sa naissance, en te laissant âgée d'un an.

—Et elle a succombé, n'est-il pas vrai, à une affection de poitrine ?

—Je crois que oui,—répondit en hésitant la gouvernante qui n'aimait pas la tournure que prenait la conversation.

—A vingt ans ! se dit à elle-même Antoinette : c'est trop long. Oh ! Madame Gérard, priez-Dieu pour que je ne vive pas jusqu'à ma dix-huitième année.

Madame Gérard tressaillit et examina attentivement la figure de sa pupille.

—Ce serait espérer trop tôt la couronne ; dit-elle tranquillement. Dieu peut exiger que tu portes ta croix, quelle qu'elle soit, plus longtemps que cela.

—Mais elle est si lourde ! soupira la jeune fille en se parlant plutôt à elle-même qu'à son amie.

—Celui qui te l'a envoyée, te donnera la grâce et la force de la porter.

—Mais Il ne me l'a pas envoyée ! dit Antoinette avec une vive émotion : c'est moi qui, dans mon aveugle folie, l'ai cherchée et trouvée.

—Porte-là néanmoins avec un courage chrétien, mon enfant, et ta récompense n'en sera que plus grande. Ah ! Antoinette, je ne cherche pas à pénétrer tes secrets, ils sont sacrés pour moi : mais tout ce que je demande, c'est que tu ne mettes ton espoir qu'en Dieu seul.

—Vous parlez de secrets ! ah ! toute jeune que je sois, j'en ai un bien terrible, un secret dont le poids m'écrase, et j'ai été assez étourdie, assez insensée, pour jurer sur ce signe qui m'est doublement sacré—et elle montrait la grande croix d'or suspendue à son cou—que je ne le révélerai jamais à moins d'en avoir la permission. Sans cela, bonne et fidèle amie, je vous aurais tout dit avant aujourd'hui.

—Merci ! merci ! chère enfant. Que je suis heureuse de savoir que ton silence est le résultat de la nécessité et non d'un manque de foi et de confiance en ta vieille amie. Loin de moi la plus légère pensée de t'induire à briser la promesse que tu as faite aussi solennellement, mais pardonne-moi si je te dis de te mettre en garde contre ceux qui t'ont arraché cette promesse ; quelque chers qu'ils se soient rendus à tes yeux, quelles que soient leurs bonnes et nobles qualités, méfie-toi d'eux, car ce n'est pas dans ton intérêt, mais dans le leur, qu'ils t'ont engagée d'une manière aussi formelle.

Quelques soirs après cette conversation, Antoinette extraordinairement préoccupée, entrait dans le boudoir où elle avait l'habitude de se rencontrer avec Madame Gérard ; mais

celle-ci n'y était pas. Elle apprit que sa gouvernante souffrait d'un violent mal de tête et qu'elle s'était retirée dans sa chambre. Elle alla l'y trouver ; mais s'apercevant que l'invalidé avait besoin de repos et de tranquillité, elle lui souhaita une bonne nuit et retourna dans le boudoir.

Cette chambre était déserte ; mais les rayons de la lune qui s'y déversaient en flots argentés, donnaient au plancher et aux meubles une beauté fantastique.

—Avez-vous besoin de bougies, Mademoiselle ? demanda une servante qui entra pour fermer les fenêtres et tirer les rideaux.

—Non, je vais rester pendant quelque temps encore à la fenêtre. Est-ce que François s'attend à ce que M. de Mirecourt soit de retour ce soir ?

—Il n'en ai pas certain, Mademoiselle. Les chemins sont quelque peu mauvais par suite des dernières pluies, et c'est un voyage de plus de trente milles.

La domestique se retira, et Antoinette s'assit près d'une fenêtre ouverte par laquelle le souffle embaumé des résédas et des mignonettes arrivait jusqu'à elle, et ajoutait un nouveau charme à la tranquille splendeur de cette belle nuit d'été. Bientôt les pensées de la jeune fille reprirent le caractère de tristesse qu'elles avaient lorsqu'elle se trouvait seule, et le douloureux souvenir du Colonel Evelyn, de Madame d'Aulnay, et, le plus amer de tous, celui de l'indigne Major Sternfield se réveillèrent dans son esprit. Tout-à-coup, elle fit un soubresaut de terreur : elle venait d'entendre son nom doucement prononcé, à ne pas s'y tromper, par la voix bien connue d'Audley lui-même.

—Ce doit être une illusion, se dit-elle en essayant de se rassurer, car elle était devenue tremblante. Peut-être est-ce le murmure du vent.

Ah ! encore ! Cette fois, ce n'était plus un jeu de son imagination ; le mot " Antoinette " prononcé d'une voix claire et douce vint frapper son oreille. S'élançant à la fenêtre, elle plongeait au-dehors son regard perçant, et, à travers les branches des acacias qui s'étendaient jusqu'à la maison, elle aperçut une personne à haute taille. Mais, assurément, cet individu caché par un manteau disgracieux et un grand chapeau rabattu ne pouvait être Audley Sternfield, ce type du dandysme élégant. Cependant, le souvenir de ce dont il l'avait menacée, de venir sous un déguisement à Valmont, traversant son esprit, elle n'eut pas de doute sur l'identité du mystérieux personnage qu'elle apercevait à quelques pas devant elle. Se penchant donc en avant :

— Oh ! Audley, qu'est-ce qui vous amène donc ici ! demanda-t-elle d'une voix mesurée mais agitée ?

— Ce qui m'amène ici ! est-ce là la seule réception que tu as à me faire ? répondit-il rapidement et d'un ton où perçait la colère. Te proposes-tu de sortir ou de condescendre seulement à me parler du haut de cette fenêtre, comme si j'étais un laquais ?

— Que le ciel m'éclaire ! dit-elle. Que faire ? Si je le fais entrer et que mon père le trouve ici, dans ce travestissement, quelles fatales conséquences ne pourrait-il pas en résulter ! et si je sors à la sourdine pour le rencontrer, je m'expose à être découverte, mal jugée, condamnée !

— As-tu décidé quelle bienvenue tu dois m'accorder ?

Et la voix, plus forte, moins prudente, indiquait clairement que la patience du Major cédait rapidement.

— Pas de bruit ! dit-elle : je vais vous rejoindre dans un instant.

— Puis, ouvrant la porte vitrée qui donnait sur le balcon,

elle se trouva aussitôt près de Sternfield. Se dégageant froidement de son embrassement, elle demanda encore une fois :

—Audley, dites-moi ce qui vous amène ici.

—Es-tu bien un être humain comme les autres, Antoinette, ou n'es-tu pas plutôt faite de marbre ? répondit-il impétueusement. Après une longue et pénible séparation, tu me demandes à moi, ton fiancé, ton mari, ce qui m'amène ici !

—Oui, êtes-vous venu me reconnaître publiquement pour votre femme ? continua-t-elle d'un ton bref.

—Pas en ce re, pas à présent—et son accent trahissait quelque chose comme de l'embarras :—tu en sais la raison.

—Oh ! je la connais, Major Sternfield, et sans doute vous trouvez que c'est une raison suffisante, un motif tout-puissant. Il peut en être ainsi ; mais pour Dieu ! ne me parlez plus, après cela, de votre amour ; ce serait une sanglante ironie. Si, pour des considérations d'argent et de prudence, vous pouvez attendre des mois, des années peut-être, pour me réclamer pour votre femme, votre amour n'est pas si ardent que vous ne puissiez aussi me faire grâce de vos visites qui ne peuvent m'apporter autre chose que des contrariétés et de la peine.

—Tu es sans pitié, Antoinette ! dit-il confondu par la manière ferme et franche avec laquelle sa jeune femme naguère si timide, lui parlait maintenant.

—Prêtez-moi un moment d'attention, Audley. Vous m'avez enlevé presque tout ce qui m'était cher sur la terre : ma liberté, mon bonheur, l'approbation de ma conscience. Il ne me reste plus que ma réputation, mais ce bien, ni vos conseils, ni vos menaces, ne me feront risquer de le compromettre par des têtes-à-têtes secrets avec vous. Si votre amour est si immense—ici la voix d'Antoinette atteignit les dernières limites du sarcasme—que vous ne puissiez vivre sans me voir

de temps à autre, venez à la maison ouvertement, en votre qualité de gentilhomme, et non pas déguisé comme vous l'êtes ce soir.

—Oui, pour que ton père m'en chasse et amène ainsi une crise telle qu'une entière explication et la reconnaissance de de notre mariage deviennent inévitables. Non, cela ne me va pas autant qu'il te convient. Mais, laisse-moi te féliciter sur ton tact : tu deviens véritablement diplomate, Antoinette.

Sans paraître remarquer la raillerie contenue dans ces dernières paroles, elle reprit :

—Avez-vous encore quelque chose à me dire ? car il faut que je rentre dans la maison ; j'attends mon père ce soir, peut-être même va-t-il arriver d'un moment à l'autre.

—Il n'y a pas de crainte à avoir sur ce point. Dans l'espèce d'auberge où je me suis arrêté hier soir, on m'a dit qu'il était absent et que probablement il ne reviendrait pas avant demain, en raison des mauvais chemins.

—Croyez-moi, vous faites erreur, il peut être ici ce soir. Dans tous les cas, nous nous sommes dit tout ce que nous avons à nous dire : je n'ai pas de phrases mielleuses à prononcer et si vous en avez pour moi, elles ne seraient que bien mal-venues. Ainsi . . .

—Ne crains-tu pas de faire un compte terrible pour un jour à venir ? interrompit-il d'une voix menaçante. Crois-tu donc que les outrages et le fier dédain d'Antoinette de Mirecourt ne pourront pas être rappelés, plus tard, à Madame Audley Sternfield ?

—Très probablement : j'en ai eu assez, Audley, pour croire que vous n'épargnez pas plus votre femme que vous avez épargné votre fiancée ; mais je ne pense pas que, dans aucun cas, vous puissiez me rendre plus malheureuse, plus misérable que je le suis maintenant.

Il sourit, mais d'un sourire amer et plein de signification, que la frêle jeune femme heureusement ne put voir, grâce aux acacias qui projetaient leur ombre sur son mari, car ce sourire l'auraient poursuivie longtemps après.

—Eh ! bien, il est à espérer qu'il n'en sera pas ainsi ; mais tu n'as qu'une bien petite idée des déboires de la vie, jeune fille : ta barque, jusqu'ici, n'a vogué que sur les eaux tranquilles d'une mer calme ; mais elle pourrait bien rencontrer des écueils et des tempêtes tels, que tu n'en as jamais rêvées de semblables. . . . Te proposes-tu de revenir à la ville prochainement ?

—Non, je n'irai pas tant que je pourrai m'en dispenser : j'y ai trop souffert durant ma dernière promenade. Ici, je mène une vie aussi tranquille, aussi retirée, que vous puissiez le désirer : je sors rarement, ne reçois que peu de visites et suis presque toujours avec ma gouvernante. Croyez-moi, pour notre repos mutuel, il vaut mieux que vous me laissiez la paix : que cette visite, Audley, soit votre dernière.

—Elle va l'être certainement, car la réception que tu viens de me faire n'est pas de nature à m'encourager à la renouveler ; mais je ne fais aucune promesse imprudente, dans le cas où je serais tenté de manquer à ma parole.

—Silence ! s'écria tout à coup Antoinette en pressant fortement le bras de son mari. Mon père est arrivé : n'entendez-vous pas les voix, le bruit ?

Un moment après, des lumières brillaient aux fenêtres du salon, et la voix de M. de Mirecourt qui appelait sa fille, se faisait entendre.

—Oh ! nous allons être découverts : il vient de ce côté-ci, —dit la jeune femme, saisie de terreur.

—Vas en avant à sa rencontre, fille enfant : il ne soupçonnera rien.

Doucement, avec hésitation, Antoinette s'avança dans les rayons de lumière que jetait la lune ; et si la confiance de M. de Mirecourt en sa fille n'eût pas été aussi illimitée, si seulement ses soupçons avaient été auparavant excités d'une manière ou d'une autre, il n'aurait pu manquer de remarquer la singularité de ses manières. Heureusement, cependant, il était dans une veine de bonne humeur ; il la plaisanta sur son amour sentimental pour les rêves au clair de la lune, et demanda ensuite à voir Madame Gérard, ce qui fournit à Antoinette un sujet sur lequel elle pouvait parler sans trahir son trouble.

Sternfield resta dans sa cachette jusqu'à ce que le père et la fille fussent rentrés dans la maison. S'avançant alors plus près de la fenêtre qui était restée ouverte, mais se tenant toujours dans la pénombre des arbres :

—Je la croyais meilleure actrice ! se dit-il après un moment. Comment se fait-il que son père n'ait pas de soupçons ? Elle n'est qu'une enfant après tout, et cependant comme elle a bien su me tenir en échec !—et sa figure s'assombrit à cette pensée.—Est-ce que je l'aime, oui ou non ? Parfois, lorsque sa rare beauté, sa grâce merveilleuse se présentent à mon esprit, je la crois une créature digne d'être adorée : parfois encore, lorsque je la vois faire preuve de cette inexorable fermeté, de cette volonté de fer qui jure si étrangement avec sa douceur naturelle et avec l'amabilité caractéristique de son sexe, je me sens bien près de la haïr. Et cependant, il y a dans sa froideur même un charme capricieux qui me plaît, en songeant qu'un jour elle sera à moi ; mais je ne puis m'aventurer à forcer cette époque, quand bien même mon amour serait dix fois plus ardent qu'il n'est. Mes pertes au jeu me gênent autant que notre mariage secret l'enchaîne, elle. Je crois vraiment que je l'aime plus maintenant que lorsque je l'ai épou-

sée . . . Je suis curieux de voir si elle va s'aventurer à sortir encore ce soir ; Je dois attendre pour en juger. Ah ! j'ai maladroitement gâté les choses, en laissant s'éteindre aussi complètement l'amour qu'elle avait pour moi ; je dois maintenant tenter un autre moyen pour le faire revenir dans son cœur.

Les lumières passèrent bientôt dans la chambre principale : M. de Mirecourt était sur le point de procéder à ce que, selon les usages du temps, on appelait prendre un souper très tard. Tout à coup, le bruit d'une porte que l'on ouvrait et refermait suivi presque aussitôt par un léger frôlement d'une robe, vint frapper l'oreille de Sternfield. Oui, c'était ce qu'il attendait : Antoinette était revenue, et, se penchant à la fenêtre :

—Audley, dit-elle rapidement, êtes-vous encore ici ?

—Crois-tu donc que j'aurais pu partir sans un mot d'adieu de ta part ? répondit-il avec douceur et même sur un ton de reproche.

—Je suis venue vous dire bonsoir. Sans doute vous partez demain, n'est-ce pas.

Et la voix de la jeune femme disait clairement à quelle inquiétude elle était en proie.

—Oui, puisque tu parais le désirer aussi vivement.

—Oh ! merci, merci ! Vous ne pouvez vous figurer la crainte que j'ai qu'il se fasse une scène entre vous et mon père.

—Ta santé n'est-elle pas meilleure depuis que tu es revenue à la campagne ? demanda-t-il avec une inquiétude réelle cette fois.

—Non ; cependant, je n'éprouve aucune souffrance, que de la faiblesse seulement.

Une crainte soudaine s'éleva dans l'esprit de Sternfield en se rappelant combien Antoinette était maintenant différente de la jeune fille rayonnante de santé qu'il avait rencontrée naguère dans les salons de Madame d'Aulnay. Que faire si la mort lui enlevait sa fiancée avant le temps où il se proposait de la réclamer pour sa femme ! Il avait entendu dire que la mère d'Antoinette était morte bien jeune de consommation et que sa fille lui ressemblait beaucoup dans sa délicate beauté, mais il n'avait accordé, dans le temps, qu'une faible attention à cette rumeur qui lui revint en ce moment avec une nouvelle force à l'esprit ; il prit en lui-même la ferme détermination de lui épargner les scènes orageuses, les horribles persécutions dont il l'avait abreuvée jusque-là et qui, pensa-t-il, avait singulièrement affecté la santé de son corps et ruiné son bonheur. Sous l'empire de cette tardive résolution :

—Comme je sais, dit-il, que ma présence à Valmont est pour toi un sujet d'inquiétude, je vais partir dès la pointe du jour. Je ne chercherai pas à te revoir, de crainte que nous soyons découverts. Ainsi, je vais te faire de suite mes adieux.

Elle se pencha davantage et étendit sa main qui était brûlante : le militaire éprouva comme un remords quand il y appuya ses lèvres.

—Si tu désires me voir, dit-il, écris moi un mot. Jusque-là, je ne viendrai plus te troubler.

—Que Dieu vous bénisse, Audley !—soupira-t-elle en balbutiant, car la douceur extraordinaire dont son mari venait de faire preuve l'avait singulièrement touchée.—Je vous écrirai souvent, et je vais vivre aussi tranquille que vous puissiez le désirer.

En un moment, il avait sauté sur le petit balcon, et était aux côtés d'Antoinette. Un embrassement ardent, passionné, et il partit aussi rapidement, aussi silencieusement qu'il était venu.

Quelques minutes après, Antoinette était de retour dans la salle à dîner pour surveiller le service de la table ; et M. de Mirecourt, remarquant le vif incarnat de ses traits, demandait en riant : " Où elle avait volé le fard qui recouvrait son visage ? "

XXIX

L'été avait fait place à l'automne, non pas à l'automne des autres pays avec son ciel de plomb et ses feuillages flétris, mais à notre glorieux automne canadien avec son atmosphère d'or, ses bois magnifiques et ses splendides forêts.

Avez-vous jamais remarqué, lecteurs, combien est merveilleux le changement qu'opère dans notre nature la première gelée sérieuse de l'automne ? La veille, vous vous êtes couchés après avoir jeté un regard d'adieu sur les vertes collines et les bois d'émeraude : à votre réveil, vous trouvez la terre et le désert recouverts d'une couleur nouvelle. Ici, le riche incarnat de l'érable brûlé par le soleil contraste avec le jaune pâle et délicat du bouleau ; là, les feuilles tremblantes et argentées du peuplier avec le safran du grand sycamore ; plus loin, les baies cramoisies du chêne et les vignes somptueusement teintes qui ont un éclat encore plus vif sur le fond sombre des sapins et des tamarêts. Ah ! si jamais la beauté semble sourire délicieusement avant de se faner pour toujours, c'est bien dans le feuillage de nos sorêts d'automne.

Antoinette était assise à sa fenêtre, contemplant avec mélancolie la scène magnifique qui se déroulait devant elle. Des coussins anónceelés sur sa chaise, une petite fiole et un verre placés à côté d'elle, et surtout la douloureuse délicatesse de son apparence, disaient qu'elle était invalide. Près d'elle était Madame Gérard qui demanda tout-à-coup :

—Veux-tu savoir ce que le Docteur Le Bourdais a dit, chère enfant ?

Une ombre de sourire et une légère inclinaison de tête furent la seule réponse à cette question.

—Eh ! bien, il a déclaré que tes poumons sont parfaitement sains, et que tout ce dont tu as besoin, c'est de la distraction et d'un peu de plaisir. Il trouve que la vie que tu mènes ici est trop monotone et trop tranquille pour l'état actuel de ta santé, et il recommande une promenade immédiate à la ville.

—En ville ! répéta Antoinette d'un air consterné : ah ! c'est bien le pire conseil qu'il pouvait donner. Non, je ne laisserai pas cette maison : ici, au moins, j'ai le repos et la paix, tout ce que je puis désirer ou espérer sur la terre.

—Ma bien chère Antoinette, il faut que tu partes, puisque cela a été jugé nécessaire dans l'intérêt de ta santé. D'ailleurs, tu ne resteras à Montréal que quelques semaines, juste assez de temps pour satisfaire les désirs du Dr. Le Bourdais et l'inquiétude sans cesse croissante de ton père.

Trop docile ou trop faible pour résister longtemps, la jeune femme eut bientôt cédé, et huit jours après, elle était assise dans le salon de Madame d'Aulnay et subissait, comme une enfant obéissante, les félicitations et les caresses de sa cousine qui se réjouissait cordialement de son arrivée.

—Quel bonheur de t'avoir encore avec nous, chère Antoinette, dit-elle. Je suis déterminée à ce que tu t'amuses bien.

—Nos idées de plaisir sont maintenant bien différentes, Lucille, et tu ne dois pas oublier qu'étant en convalescence, j'ai besoin de repos et je dois me coucher de bonne heure.

—Non pas, enfant. Tu as pris l'habitude d'une tristesse mortelle dans ton sombre Manoir, il te faut maintenant un peu de gaieté pour te remettre en bonne santé. Est-ce que le médecin ne t'a pas dit la même chose ?

—Pas précisément : il a déclaré que ma maladie déjouait

son art, qu'il ne pouvait parvenir à remonter à son origine, et qu'en désespoir de cause, il ordonnait un changement d'air pour voir quel effet en résulterait. Chère Lucille, veuilles bien te rappeler à quelles conditions je suis ici.

—Oh ! oui, je me rappelle t'avoir étourdiment promis de te laisser aussi isolée, aussi solitaire que tu le désirerais ; aussi, je suppose que je vais respecter ma promesse, pendant quelque temps au moins. Sans doute tu feras une exception en faveur de Sternfield ?

Une légère rougeur couvrit le front de la jeune fille lorsqu'elle répondit :

—Non, je ne dois pas refuser de le revoir.

—Aussi bien, c'est ce que tu as de mieux à faire. Ses visites te serviront à le surveiller de plus près.

Antoinette leva sur sa cousine un regard de douloureuse curiosité, à ces mots.

—Peut-être, continua Lucille, ne devrais-je pas te dire cela, mais tu l'apprendrais plus brusquement ailleurs : eh ! bien, on dit qu'il mène depuis quelque temps une vie très volage.

L'inquiétude qui se lisait dans les yeux d'Antoinette augmentait d'intensité.

—Oui, ajouta Lucille, sans parler de fautes encore plus impardonnables et que je m'abstiendrai de mentionner, il paraît qu'il est devenu un joueur fieffé : on dit que ses pertes sont énormes. C'est probablement sa complète séparation de toi qui l'a ainsi jeté dans le désespoir.

Antoinette soupira—un long et profond soupir. Oh ! comme l'avenir pour elle s'assombrissait tous les jours davantage. Le joueur insouciant, le libertin prodigue dont les fautes servaient de pâture aux cancanes de tout le monde, était le compagnon de sa vie, son mari à elle : et elle n'attendait que sa volonté,

qu'un mot de lui pour laisser les tendres amis de son enfance, son heureuse demeure, peut-être son pays natal, et le suivre lui et sa fortune ruinée. Il lui restait cependant une suprême espérance : sa santé qui déclinait tous les jours ; et ce fut avec de vives palpitations de cœur qu'elle se rappela que la mort pourrait la sauver d'une union dont elle entrevoyait la consommation avec une terreur inexprimable.

—Je n'ai aucun doute, continua Madame d'Aulnay, qu'Audley se reformera quand votre mariage sera connu publiquement, et il fera probablement un excellent mari.

—Silence ! silence ! implora Antoinette, torturée presque au-delà de ses forces par les remarques mal-avisées de sa cousine.

—Certainement, chère enfant ; je n'insisterai plus sur ce sujet, puisqu'il te cause de la peine. Parlons d'un autre caractère bien différent, du Colonel Evelyn : il faut que tu saches qu'il est devenu le misanthrope le plus sombre, le sauvage le plus prononcé que tu puisses imaginer. Aux différentes invitations que je lui ai envoyées, après ton départ de la ville, il m'a fait parvenir les refus les plus courts et les plus formels possibles ; il n'a pas même eu la politesse de me faire ensuite des visites : comme les pécheurs dont parle St-Paul, le dernier état de cet homme est pire que le premier. . . . Ah ! voici que j'entends le bruit d'une voiture à la porte : c'est Sternfield ; j'avais bien pensé qu'il ne serait pas longtemps sans venir te présenter ses devoirs. . . . Mais, je vais aller en haut pour un instant ; je reviens de suite.

MADAME LEPROHON.

(A suivre.)



CHEMIN DE FER DU CAP BRETON

Sec. Défilé de Canso au Grand Narrows.

SOUSSIONS POUR TRAVAUX DE CONSTRUCTION

DES SOUSSIONS CACHETÉES, adressées au soussigné et portant la suscription "Soumission pour chemin de fer du Cap Breton," seront reçues à ce bureau jusqu'à Mercredi midi, le 6 Juillet 1887, pour divers travaux de construction.

Les plans et devis sont en vue au bureau de l'ingénieur en chef et du gérant général des chemins de fer du gouvernement à Ottawa, et aussi au bureau du chemin de fer du Cap Breton, à Hawkesbury, C. B., le et après le 6 Juin 1887, et des spécifications générales et des blancs de soumissions peuvent être obtenus sur demande.

Nul soumission ne sera prise en considération si elle n'est pas faite sur une formule imprimée et si elle ne renferme pas les conditions.

Par ordre,

A. P. BRADLEY,

Secrétaire.

Département des Chemins de fer et Canaux,

Ottawa, 27 mai 1887.



AVIS AUX ENTREPRENEURS.

ON RECEVRA à ce Bureau jusqu'à LUNDI, le ONZE JUILLET prochain, des soumissions cachetées, adressées au soussigné, avec la suscription "Soumission pour Charbon, Edifices Publics," pour la fourniture du charbon aux Edifices Publics de l'Etat.

On pourra obtenir une copie du devis, une formule de soumission, ainsi que toute information nécessaire, en s'adressant à ce bureau après le 20 courant.

Les soumissionnaires sont avertis que leur soumission ne sera pas prise en considération à moins qu'elle ne soit faite sur la formule imprimée, qui sera fournie, et signée de leurs mains.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque de banque accepté égal à cinq pour cent du montant qui y est mentionné, payable à l'ordre de l'Honorable Ministre des Travaux Publics. Ce chèque sera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat, après notification, ou s'il ne le remplit pas intégralement; il sera remis, si la soumission n'est pas acceptée.

Le Département ne s'engage pas à accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

A. GOBEL, Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics, }
Ottawa, 16 Juin 1887. }



DES SOUMISSIONS cachetées adressées au soussigné, et portant la suscription "Soumission pour bois", seront reçues à ce bureau jusqu'à MIDI, le PREMIER AOUT prochain, pour l'achat de bois marchands consistant principalement en Epinette, Bouleau, Pin et Cèdre, de pas moins de onze pouces de diamètre, sur la réserve des Sauvages, dans le canton de Roemont, dans le comté de Portneuf, dans la Province de Québec, étant composés des lots de 1 à 16 inclusivement, dans les 6^{ème}, 7^{ème} et 8^{ème} concessions du dit canton de Roemont et contenant 9,600 acres plus ou moins.

Le soumissionnaire devra faire connaître le montant qu'il veut payer pour tout le bois qui se trouve sur la réserve ci-dessus décrite, exempt de taxes. Un cinquième du montant offert devra accompagner chaque soumission. Un dépôt devra être fait pour un montant suffisant pour parfaire la moitié du prix de l'achat, sous dix jours après réception de l'avis annonçant que le département accepte la soumission. Le reste sera garanti par des obligations payables dans les six mois suivants. Dans le cas où le soumissionnaire ne compléterait pas l'achat, le montant déposé avec la soumission sera forfait. Si la soumission n'est pas acceptée l'argent sera remis.

La plus basse ni aucune des soumissions ne sera nécessairement acceptée.

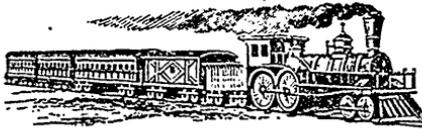
Le département a un prix fixé et le bois ne sera pas vendu au-dessous de ce prix.

Aucun autre journal ne devra publier cette annonce.

L. VANKOUGHNET,

Député Surl. Gén. des affaires des Sauvages.

Dépt. des affaires des Sauvages, }
Ottawa, 10 juin 1887. }



CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1887 — ARRANGEMENTS D'ETE — 1887

A partir de mai, les trains de ce chemin de fer circuleront tous les jours, les dimanches exceptés, comme suit :

LAISSERONT LA POINTE-LEVIS

Pour Halifax et St-Jean	8.00 A.M.
Pour la Rivière-du-Loup	11.25 P.M.
Pour la Rivière-du-Loup	5.25 P.M.

ARRIVERONT A LA POINTE-LEVIS

De Halifax et St-Jean	6.45 P.M.
De la Rivière-du-Loup	1.47 P.M.
De la Rivière-du-Loup	5.00 A.M.

Le char Palais qui part de Lévis, le mardi, le jeudi et le samedi, se rend directement à Halifax, et celui qui part le lundi, le mercredi et le vendredi se rend à St-Jean.

Tous les trains circulent sur l'étalon chronometrique de l'Est.

D. POTTINGER,

Surintendant en chef.



DEPARTEMENT DU REVENU DE L'INTERIEUR.

ACTE à l'effet de modifier et refondre tels que modifiés les divers actes concernant la falsification des substances alimentaires et des drogues—1884.

Cet acte est maintenant en opération et ses dispositions sont en force.

Les manufacturiers et les vendeurs de substances alimentaires falsifiées sont sujet à des amendes élevées, sur conviction de contravention à la loi, et sont prévenues que plusieurs accusations ont été prouvées et amendes exigées.

Le public est prié de ne pas oublier que d'après les dispositions de cet Acte, les Conseils Municipaux peuvent nommer des Inspecteurs et obtenir les services du Chimiste-analyste officiel dans leur district moyennant la moitié des taux réglés par l'Acte, l'autre moitié étant payée par le Département du Revenu de l'Intérieur.

Toutes personnes peuvent bénéficier de la mise en opération de cet Acte, et des services du Chimiste-analyste, en se conformant aux dispositions de cet Acte.

EDWARD MIALI,

Commissaire du Revenu de l'Intérieur.

Ottawa, novembre 1886.

CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC.

1887—ETÉ—1887

HEURES

DE	POUR	DÉPART	ARRIVÉE
Montréal	Québec	10.15 p.m.	7.00 a.m.
"	"	8.10 a.m.	1.55 p.m.
Québec	Montréal	8.30 p.m.	6.00 a.m.
"	"	2.00 p.m.	8.40 p.m.
Montréal	Portland	10.15 p.m.	12.05 p.m.
"	Island Pond	3.15 p.m.	9.30 p.m.
"	Toronto	1.00 p.m.	6.30 p.m.
"	"	8.55 a.m.	10.40 p.m.
"	"	8.55 p.m.	8.55 a.m.
"	St. Jean	4.30 p.m.	5.30 p.m.
"	"	4.20 p.m.	5.20 a.m.
"	"	8.30 a.m.	9.20 a.m.
"	"	8.30 p.m.	9.20 p.m.
"	Lake Champlain Junction	4.00 p.m.	6.25 p.m.
"	Ottawa	5.50 a.m.	12.20 p.m.
"	"	4.40 p.m.	8.00 p.m.

CHARS PALAIS ET CHARS DORTOIRS.

DANS TOUTES LES DIRECTIONS

La ligne la plus avantageuse dans toutes les parties du pays

PASSAGES AU PLUS BAS PRIX POUR TOUS LES POINTS

DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE.

Agents dans toutes les villes du Canada

J. HICKSON, *Gérant-général*
 W. WAINWRIGHT, *Ass.-gérant* } MONTRÉAL.

STATUTS DU CANADA

Prix des Statuts en vente au bureau de l'imprimeur de la Reine, Ottawa.

R. CHAMBERLIN,

Imprimeur de la Reine.

OTTAWA, 5 Janvier 1887.

PROVINCE DU CANADA

	\$	c.		\$	c.
Statuts Refondus H. C.	3	25	Code Civil	1	00
“ “ B. C.	3	25	Lois Criminelles on 1 vol.	1	80
Code de Procédure Civil.	1	50	Ordres en Conseil. a 1874.	1	25

PUISSANCE DU CANADA

Vic.		\$	c.	Vic.		\$	c.
32 & 33	Statuts de 1869.	1	50	42	Statuts de 1879, Vol. I.	1	25
33	“ 1870.	0	80	“	“ Vol. II.	0	40
34	“ 1871.	0	80	“	“ Vols. I, II.	1	50
35	“ 1872.	2	00	“	1880, Vol. I.	1	25
36	“ 1873.	1	60	“	“ Vol. II.	0	50
37	“ 1874.	1	43	“	“ Vols. I, II.	1	60
38	“ 1875, Vol. I.	1	50	44	“ 1881, Vol. I.	0	80
“	“ Vol. II.	0	80	“	“ Vol. II.	0	60
39	“ 1876, Vol. I.	0	80	“	“ Vols. I, II.	1	25
“	“ Vol. II.	0	80	45	“ 1882, Vol. I.	1	00
“	“ Vols I, II.	1	50	“	“ Vol. II.	1	00
40	“ 1877, Vol. I.	1	00	“	“ Vols. I, II.	2	00
“	“ Vol. II.	0	60	46	“ 1883, Vol. I.	1	60
“	“ vols. I, II.	1	50	“	“ Vol. II.	0	60
41	“ 1878, Vol. I.	0	80	“	“ Vols. I, II.	2	00
“	“ Vol. II.	0	35	“	1884, Vols. I, II.	2	00
“	“ Vols. I, II.	1	00	“	1885, Vol. I.	1	50
				“	1886, Vol. I.	1	50